

Frédérique Decoin

La règle du jeu

Je vais rompre d'emblée le caractère énigmatique de mon titre : « La règle du jeu », et le charme de l'équivoque avec le film de Jean Renoir, afin de vous faire part de la question que je souhaite aborder à partir du thème proposé pour ces journées : « Le champ lacanien et le psychanalyste ».

La « règle du jeu » est l'expression employée par Lacan dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse* pour désigner « l'hystérisation du discours ». « Voilà ce que veut dire le discours de l'hystérique, industrielle comme elle est. En disant *industrielle*, nous faisons l'hystérique femme, mais ce n'est pas son privilège. Beaucoup d'hommes se font analyser, qui, de ce seul fait, sont bien forcés aussi d'en passer par le discours hystérique, puisque c'est la loi, la règle du jeu¹. » « Forcés », « loi », « règle du jeu », les termes sont forts, pour souligner la nécessité du passage par le discours de l'hystérique, condition *sine qua non* pour l'entrée de tout sujet en analyse : hommes, femmes, hystériques, obsessionnels, tous doivent y passer, à défaut, pas de « jeu ». L'hystérisation du discours est donc la règle, règle qui s'intègre dans le champ en question dans ces journées, puisque à parler de « discours » on entre dans le champ lacanien.

Ce « champ lacanien », vous le savez, est circonscrit par Lacan lui-même comme champ de la jouissance. Il semble regretter par anticipation, dans *L'Envers de la psychanalyse*, que ce champ de la jouissance ne porte pas son nom ; ce faisant, il le lui donne. Tout en attribuant son nom à ce champ, il le structure, car c'est effectivement dans ce séminaire qu'il construit cet « appareil, dont la seule

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 36.

présence, le statut existant, domine et gouverne tout ce qui peut à l'occasion surgir de paroles ² ».

Cette structure, formulée par des schémas « petits quadripodes ³ », est tout sauf figée, c'est un « champ énergétique », à différencier des « structures [...] de la physique ⁴ ». En fait, c'est l'inconscient à l'œuvre, en tant que cet inconscient, articulation signifiante, se fonde sur la jouissance interdite.

« Il n'y a de discours », c'est ce que nous dit Lacan, « que de la jouissance ⁵ », mais si tous les discours peuvent être saisis dans ce champ, seul le discours de l'analyste, c'est là sa subversion, va instituer la production d'un savoir sur cette jouissance. Il ne s'agit pas de produire une jouissance, c'est le propre du discours du maître qui fait produire par l'autre, l'esclave, un objet, objet plus-de-jouir mais « en toc », produit de notre « industrie ⁶ » et qui n'est rien moins que singulier.

Ce savoir sur la jouissance, que Lacan distingue de la connaissance et de la représentation, va être au centre de l'expérience analytique, à la seule condition que soit instituée, justement, « l'hystérisation du discours ⁷ », car, nous dit Lacan, c'est le discours de l'hystérique qui conduit au savoir. Ce que le savoir doit aux hystériques fait partie, pour reprendre le terme de Marc Strauss, de notre « mythologie » : nous savons tous que c'est en les écoutant parler que s'est déployée la découverte freudienne, c'est du « désir de l'hystérique [que] Freud a extrait ses signifiants maîtres ⁸ ».

L'hystérique, c'est en effet « l'inconscient en exercice », c'est, comme le synthétise Olivia Dauverchain, le sujet divisé qui « situe chez l'autre le signifiant maître, grâce auquel du savoir sera produit sur cette cause inconnue qui l'anime, le *a* masqué sous la barre du discours, et qui donne la vérité du sujet ⁹ ». En posant la jouissance

2. *Ibid.*, p. 194.

3. *Ibid.*, p. 15.

4. *Ibid.*, p. 93.

5. *Ibid.*, p. 90.

6. *Ibid.*, p. 93.

7. *Ibid.*, p. 35.

8. *Ibid.*, p. 149-150.

9. O. Dauverchain, « Des poignées d'amour », *Cahiers du collège clinique de Paris*, vol. VI, *Que faisons-nous des symptômes ?*, 2004-2005, p. 42.

comme un « absolu ¹⁰ », le sujet hystérique est donc amené à poser une question à l'autre.

À quel autre le sujet hystérique s'adresse-t-il ? Au fond, c'est de cela que va dépendre le savoir produit par le discours de l'hystérique. En effet, si Lacan nous dit que de l'hystérisation du discours dépend l'expérience analytique, il avance aussi que le discours de la science prend ses élans du discours de l'hystérique. Ce n'est peut-être pas si paradoxal que cela en a l'air, Lacan dit bien, en effet, que « ce discours existait, et qu'il existerait de toute façon, que la psychanalyse soit là ou non » comme discours sur le « malentendu que, dans l'espèce humaine, constituent les rapports sexuels ¹¹ ».

Le discours de l'hystérique est un savoir qui ne se sait pas, et il faut bien que « quelque chose y vienne frapper du dehors, sans quoi jamais rien n'en sortira ¹² ». Il compare ce savoir insu à un cheval de Troie monstrueux qui ne peut être pris que par une intervention extérieure. Selon qui « frappe du dehors », maître ou psychanalyste, ou autres (l'artiste et sa muse ?), il en sort un savoir différent ; le discours de l'hystérique s'avère alors être un discours nécessaire, pourrait-on dire, mais pas suffisant pour instituer une quelconque expérience logique.

Ce n'est pas pour rien que Lacan insiste sur la question de l'acte, un séminaire interrompu pour cause de révolution porte d'ailleurs sur l'acte psychanalytique. C'est en effet l'analyste qui, « à situer son acte de la topologie idéale de l'objet a ¹³ », va élever le discours de l'hystérique au rang d'une expérience produisant un savoir, en l'occurrence un savoir sur la jouissance. Car, en se faisant cause du désir du sujet, il met celui-ci en place de produire des signifiants (c'est lui qui travaille, d'où le terme d'« analysant » et non d'« analysé ») sur ce qui cause sa division.

Se faire cause du désir du sujet, ce n'est pas seulement, pour l'analyste, l'écouter débiller les S2 du « ventre de l'Autre ¹⁴ », car on

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 213.

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 36.

12. *Ibid.*, p. 35.

13. J. Lacan, « L'acte psychanalytique, compte-rendu du Séminaire 1967-1968 », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 377.

14. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 35.

se situe alors encore dans le discours de l'hystérique, avec un sujet en place d'agent et un savoir en place de produit. En fait, le discours de l'hystérique élevé au champ du discours de l'analyste exige que l'analyste dévoile le contenu latent de ce savoir insu, et ce par l'interprétation qu'il va produire.

Lacan énonce : « Pour le psychanalyste, le contenu latent est de l'autre côté, en S1 [...] c'est l'interprétation qu'il va faire, en tant qu'elle est, non pas ce savoir que nous découvrons chez le sujet, mais ce qui s'y ajoute pour lui donner un sens. » « Cette remarque, ajoutet-il, pourrait être utile à quelques psychanalystes ¹⁵. » Un savoir en tant que vérité, vérité qui est « mi-dire », « énigme ¹⁶ », voilà comment il définit l'interprétation.

Nous le voyons, Lacan insiste sur ce point, c'est non pas autour du sujet que se joue l'expérience analytique, mais autour de ce savoir : « Ce n'est pas autour du sujet que cela se situe. Quelle que soit la fécondité qu'ait montrée l'interrogation hystérique, qui, je l'ai dit, l'introduit le premier dans l'histoire, et bien que l'entrée du sujet comme agent du discours ait eu des résultats très surprenants, dont le premier est celui de la science, ce n'est pas là pour autant qu'est la clé de tous les ressorts. La clé est dans le questionnement de ce qu'il en est de la jouissance ¹⁷. » Si ce savoir constitue, pour l'hystérique, la vérité de sa conduite, l'analyste, lui, s'en fait la cause. Encore faut-il, bien sûr, qu'il y ait *du* psychanalyste ; c'est ce que vient interroger le dispositif de la passe, Pascale Leray en parlera mieux que moi demain.

Cette place secondaire que donne Lacan au sujet, au symptôme, rejoint, à mon avis, l'idée de monter le symptôme en symptôme analytique, c'est-à-dire de passer, comme le dit Vincente Mira, « [de] la jouissante manquante comme symptôme [...] au symptôme comme jouissante présente ¹⁸ ».

Afin d'éclairer au mieux ces propos, je vais introduire à présent une petite vignette clinique. Il s'agit d'une femme qui approche de la

15. *Ibid.*, p. 130.

16. *Ibid.*, p. 118.

17. *Ibid.*, p. 205-206.

18. V. Mira, « La valeur de jouissance », *Cahiers du collège clinique de Paris*, vol. VI, *Que faisons-nous des symptômes ?*, *op. cit.*, p. 49.

quarantaine et m'est adressée par une collègue et amie qui travaille dans un service traitant des « troubles du comportement alimentaire ». Cette femme commence donc par adresser sa demande à des « spécialistes » afin de soigner sa boulimie. Heureusement, ma collègue, qui est orientée par la psychanalyse, répond en lui proposant d'aller interroger ce symptôme chez un analyste, ce qu'elle fait, donc.

Elle arrive dans mon cabinet avec ce symptôme qu'elle déplie ainsi : c'est par cycle, durant une semaine elle « mange n'importe quoi », jusqu'à « voler » le chocolat de son fils, se disant qu'elle s'arrêtera le lendemain et qu'il faut donc qu'elle en profite au maximum, sauf qu'elle n'arrête pas le lendemain, car, en fait, elle ne peut pas « lutter », c'est comme une « drogue ». Il y a pourtant un moment où cela s'arrête, et alors, pendant quinze jours, elle contrôle son poids, fait du sport... Elle dit que ce qui la dérange est non pas tant le fait de grossir mais cette « obsession » de son poids. C'est ce qu'elle dit durant le premier entretien, mais il apparaît tout de même par la suite qu'elle est surtout désespérée de grossir. Alternent, donc, les cycles « débandade » et les cycles « contrôle ».

Elle évoque, par ailleurs, des moments de « dépression », quand elle rencontre son mari qu'elle « admire » et qui s'avère très vite « dévalorisant », dévalorisation qu'elle dit subir dans le même temps de la part de son patron. Même traitement pour la boulimie que pour les dépressions : le Prozac. Et comme elle trouve que c'est plus efficace contre la dépression, elle dit au cours d'une séance où elle est en colère parce qu'elle continue de grossir qu'elle préférerait être en dépression, car, là, au moins, il y a des « moyens extérieurs », à entendre comme : alors que la psychanalyse...

Nous voyons donc cette femme venant avec une plainte qui ne s'érige pas encore en question, car elle est réclamation d'une « jouissance perdue », manque à être, qui prend son élan du discours capitaliste, « production extensive, donc insatiable, du manque à jouir¹⁹ ». Voilà un sujet commandé par le discours actuel dans sa revendication et qui s'adresse au « spécialiste », c'est-à-dire à la science, pour remédier à sa castration.

Cela dit, elle accepte tout de même de venir parler à un analyste, supposé savoir quelque chose de ce qui la divise. En fait, c'est

19. J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 435.

un sujet dans le discours de l'hystérique qui vient adresser sa demande au maître. Et si cela ne suffit pas pour entrer dans l'expérience analytique, ce n'est pourtant déjà pas si mal, car, pour certains sujets, notamment obsessionnels, il faut sans doute un petit tour en plus, ceux-ci arrivant souvent en analyse dans le discours du maître.

Cette femme vient donc parler de ce qui cloche : sa boulimie, mais aussi ses relations avec les hommes. Il en ressort que, devant les hommes porteurs du phallus, elle s'« évanouit », se sent « complètement soumise », ne peut plus parler. Il y a ceux qui lui en « imposent », devant lesquels elle « s'écrase, s'aplatit », et les autres qu'elle méprise, les « blonds aryens » (rêve). Résultat : elle tient les hommes à distance, ou bien, passé le temps de la « séduction », elle s'angoisse. C'est un sujet hystérique qui n'a rien à dire, surtout des choses à montrer (c'est exclusivement en dansant en boîte qu'elle rencontre ses compagnons), qui situe donc l'être femme du côté de la séduction et du paraître.

Pendant émergent quelques rêves. Elle apparaît identifiée à la fois à son père dans la position du « coupé » (son père l'appelle pour qu'elle l'inscrive à un marathon, ça lui semble inimaginable, il devrait faire le « coupé ») et à sa mère qui « coupe » les fleurs. Je pose le terme de « castration », elle associe sur sa mère qui parlait toujours de son père comme d'un mari impuissant.

La séance d'après, elle apporte un nouveau rêve : elle est en colère contre un homme et veut lui donner un coup de pioche. Elle interprète dans le sens d'un désir de combler sa castration.

Les séances d'après, elle met en avant sa boulimie, dit qu'elle continue de grossir, que bientôt elle ne dira plus rien, puis qu'elle n'a plus rien à dire.

C'est à partir d'une séance où elle s'avère particulièrement méprisante envers la psychanalyse puis son père qu'a lieu la bascule vers le discours de l'analyste. À entendre le mépris exprimé à l'égard de ses parents qui ne la « mériteraient pas », je la remets vertement à sa place. À son mépris lié à la non-guérison de son symptôme, je réponds, après en avoir parlé en contrôle, qu'elle peut arrêter l'analyse et aller voir si elle le souhaite, bien que je n'y croie pas, un comportementaliste. Je lui signifie que si elle n'attend de l'analyse que la

guérison de son symptôme, ce n'est pas la peine de venir, qu'elle est là pour parler d'elle.

Cette séance a sur elle l'effet d'un « électrochoc », c'est ce qu'elle dira plus tard, car elle revient après des vacances, me disant qu'elle a repris l'antidépresseur pour pouvoir me parler d'autre chose que de sa boulimie !

En effet, elle évoque pour la première fois un défaut physique qui touche une zone érogène de son corps, défaut qu'elle aurait voulu avoir le courage de montrer lors d'une exhibition de « tee-shirts mouillés » durant ses vacances. Car elle a admiré et applaudi « comme jamais » la victoire d'une femme grosse qui a osé se porter candidate, en rivalité avec une autre « bien foutue » : « Ça a été un pied de nez à toutes ces femmes, dont elle, qui veulent ressembler aux modèles publicitaires. » Elle aurait aimé avoir le courage de se montrer avec son défaut. Je lui dis qu'elle n'ose pas montrer ce qui lui manque, elle acquiesce et en fait la cause d'un certain retrait social, et surtout de ses difficultés à parler. Je lui dis que ça « entre », elle se gave, mais que ça « ne sort pas », elle ne parle pas.

À partir de ce joint fait entre deux symptômes portant sur sa jouissance orale, elle entre véritablement dans l'analyse, la boulimie n'est plus ce symptôme qui vient la diviser narcissiquement, c'est ce qui révèle une jouissance présente, dont elle peut attendre un savoir nouveau.

Les séances suivantes, les rêves qu'elle amène révèlent une position de rivalité phallique. Elle se trouve mise en défaut par des groupes d'hommes, rivalité qui la fige, typiquement, dans le désir de l'Autre. En effet, elle dit : « Avec les hommes c'est : je suis comme je pense qu'ils désirent que je sois ; avec les femmes c'est : je désire ce qu'elles ont. » Peu à peu émerge donc un symptôme hystérique classique, qui révèle le non-rapport entre les sexes : « Douches des hommes d'un côté, douche des femmes de l'autre. »

Le déchiffrement du symptôme a peu à peu des effets sur le réel de sa jouissance. Elle commence à délaisser ses plaisirs solitaires : danse, nourriture, sport, pour partager dans un lien social. Elle cesse d'être dans la séduction, se rapproche de son père et se rend compte qu'elle contribuait à la distance instaurée entre eux... Quant à sa relation avec les hommes, elle est très agacée qu'on lui

dise toujours : ne t'inquiète pas, tu vas en trouver un ; « pourquoi faut-il ça absolument ? »

Pour finir, et vous faire saisir l'inconscient au travail, je souhaite vous faire part de deux rêves qu'elle a apportés et interprétés récemment. Dans un premier rêve, elle fait une fellation à un jeune homme qui lui plaît ; le sexe de cet homme est un cactus, elle fait quand même la fellation, car c'est supportable. Dans un deuxième rêve, elle est dans un club de vacances, toute seule. Il y a du monde qui fait la queue pour manger. Elle va bientôt partir et se rend compte qu'elle n'a rien fait de spécial pendant ces vacances. On lui apporte à boire un Perrier-menthe.

J'interprète en faisant le lien entre les deux choses qui piquent dans la bouche : le pénis-cactus et le Perrier-menthe, le père-y-est. Elle montre qu'elle y croit, car effectivement elle ne boit jamais de Perrier, alors pourquoi le Perrier sinon comme signifiant ? Elle réalise qu'en racontant un autre rêve elle a scotomisé son père qui, de fait, dans le rêve même, reste dans l'ombre alors qu'elle va vers la couleur avec sa mère. Puis elle finit par évoquer le fait que tout cela n'est pas étonnant puisque sa mère l'entretenait dans des conciliabules qui visaient son père : ne pas lui dire ceci, lui faire croire cela... et le dévalorisaient. Le père est dans cette jouissance orale, mentheuse.